

2€
2,50

N° 10 AVRIL → MAI 2012

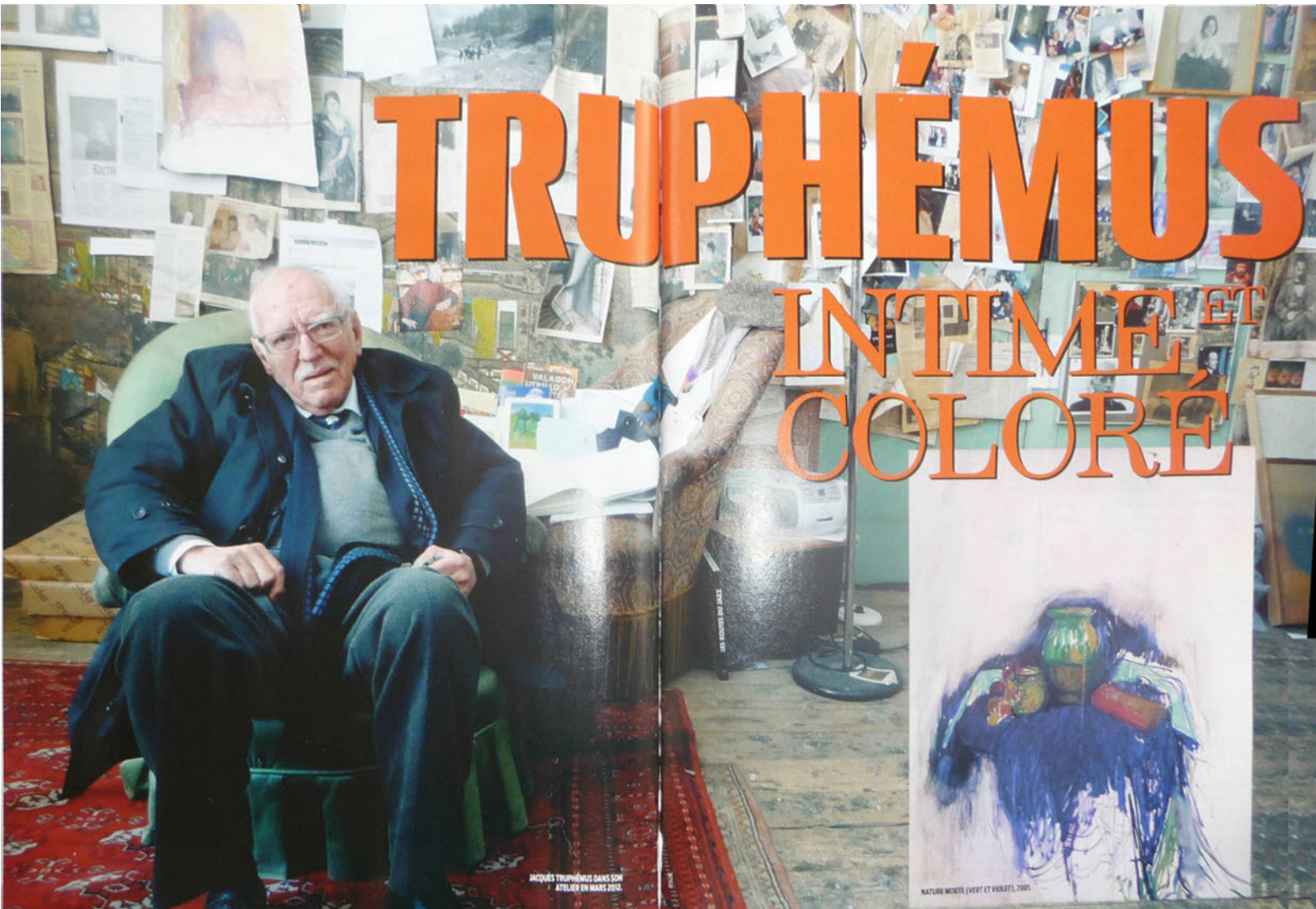
LE MAGAZINE DES SORTIES

exit

MAG



en région
lyonnaise



EXTRAIT

EXPOS • LE GRAND ENTRETIEN

« LA PEINTURE DOIT ÉV

Il déteste le terme de « natures mortes ». Voilà plus de 80 ans qu'il peint ce qu'il appelle des « vies silencieuses », portraits au visage caché, cafés lyonnais ou paysages des Cévennes où il passe l'été. À l'occasion de la vaste exposition que lui consacre l'Hôtel de Région, Jacques Truphémus nous a reçu dans son atelier lyonnais qu'il habite depuis 60 ans pour un entretien exclusif. De plus en plus libre dans les couleurs comme dans les formes, il évoque avec ses mots simples et sa gentillesse légendaire, non dénuée d'humour, son attachement à Lyon et son amour de plus en plus grand pour la peinture. Rencontre.

— PROPOS RECUEILLIS PAR LUC HERNANDEZ

On retrouve presque toutes les périodes de votre peinture dans les 105 œuvres de l'exposition à la Région. C'est la première fois que vous avez une exposition aussi importante ?

JACQUES TRUPHÉMUS : J'ai eu déjà des expositions importantes à Villefranche au Musée Paul Dini ou du côté de Châteauroux. Mais c'est vrai que celle-ci est particulièrement grande. Il y a un peu toutes les périodes mais je souhaitais quand même que les dernières années soient plus représentées. Pendant longtemps à Lyon, ce qui pouvait se comprendre, on ne voulait voir que mes toiles de cafés. J'aurais pu peindre des intérieurs d'église de la même façon. Ce sont des gens dans un climat particulier. Mais parfois ça me pèse un peu que les gens restent sur l'idée de ce que je faisais il y a trente ou quarante ans...

D'autant que vous peignez beaucoup et de plus en plus...

J.T. : Oui, et je crois que ma peinture a toujours évolué. Il y a une phrase de Picasso qui disait « *le pire pour un peintre, c'est de se copier* ». C'est d'une grande vérité, et on le voit malheureusement souvent. S'il s'agit de se répéter, autant faire autre chose ! Même si j'arrive à 89 ans, une toile est chaque fois une aventure. Je le constate quand je regroupe des toiles de différentes époques, ma peinture bouge. Je ne dis pas qu'elle soit meilleure ni moins bien, mais elle évolue.

Dans vos dernières toiles, vous semblez avoir une inclination particulière pour les natures mortes...

J.T. : « Nature morte », c'est un mot horrible ! Il n'y a qu'en France qu'on utilise ce vilain mot, dans tous les autres pays, les natures mortes s'appellent des « vies silencieuses », c'est quand même autre chose ! Les gens ramènent souvent ça à un travail d'école où on aligne trois objets et qui ennue tout le monde. Alors que si on imagine la vie qui traverse une pièce, il s'agit de tout autre chose évidemment. Je peins avant tout des intérieurs et des vies intérieures.

Mais de moins en moins de portraits, ces portraits dont vous avez toujours dissimulé le visage...

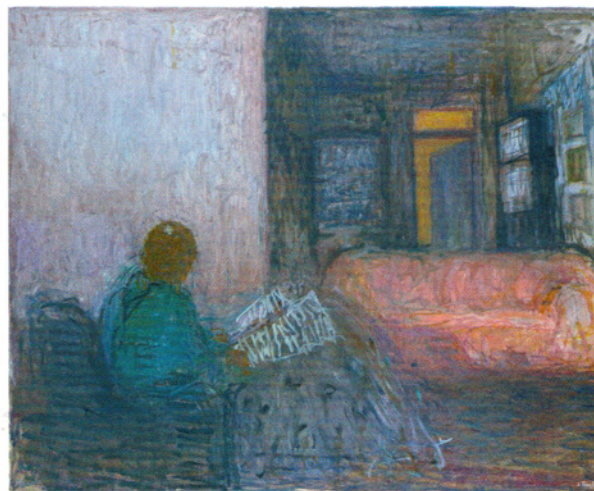
J.T. : Ma femme est décédée en 2000 mais je continue encore de la peindre. Il y a d'ailleurs une toile de 2009 qui la représente à la Région. Mais c'est vrai que je n'ai pas un attachement particulier au portrait. La personnalité ne se traduit pas forcément avec l'expression du visage. C'est beaucoup plus mystérieux que ça. Matisse l'a décrit magnifiquement. J'ai lu tout ce qu'on pouvait lire sur la peinture, mais je pense que c'est lui qui en parle le mieux, sans rien de doctrinaire.

Vos toiles sont d'une certaine façon de plus en plus abstraites, notamment en laissant le blanc de la toile apparent par endroits. Mais elles figurent toujours quelque chose de reconnaissable.

ble. Vous pourriez faire une peinture totalement abstraite ?

J.T. : Je suis plus sensible à une peinture qui s'adresse à tout le monde et où chacun peut se retrouver. J'estime que devant Rembrandt, il y a des milliers de regards possibles et pourtant ils partent tous de la même source. J'aime une peinture qui laisse la liberté au spectateur. Il n'y a que comme ça qu'on peut ressentir. Si c'est le spectateur qui doit faire l'effort de comprendre la porte d'entrée, ça me semble plus compliqué. Je ne pourrai jamais faire une peinture abstraite, parce que je ne sais pas ce que ça veut dire. En peinture, les moyens sont évidemment abstraits. Mais à un moment donné, la peinture doit atteindre une valeur générale, même si elle est évidemment le fait d'un regard particulier. Je continue de penser que la peinture doit éviter d'être élitiste. Si la peinture cherche à traduire une émotion, elle doit pouvoir communiquer. Personnellement, je l'ai ressenti toute ma vie. Il ne s'agit pas de porter de jugement. Il y a mille façons de faire de la peinture. Mais j'avoue que j'ai eu toute ma vie des témoignages de gens, qui justement, ne peuvent pas acheter de la peinture ou ne savent pas, comme moi, toujours trouver les mots. Ce public-là, qui me manifeste beaucoup de chaleur, ça me vaut les plus belles récompenses. Ça me touche en profondeur que des Lyonnais m'arrêtent dans la rue pour me dire un mot gentil. C'est un des beaux cadeaux de la vie. La critique, ou l'admiration de ses pairs, c'est un complé-

ITER D'ÊTRE ÉLITISTE »



AIMÉ LISANT, 2009.

sin qui a été pour moi fondamental. C'est un art à part entière, dans lequel les formes, les proportions et les couleurs fonctionnent ensemble. Ce n'est pas du coloriage ! J'ai toujours été sensible aux blancs par exemple, par la connaissance des tons chauds ou froids qui permettent de moduler à l'infini le champ d'une couleur.

Vous laissez toujours reposer longtemps vos tableaux dans votre atelier avant de les exposer ?

J.T. : Oui, je les garde facilement deux ans avant de m'en défaire, certaines toiles sont même là depuis plus longtemps. J'ai pu acheter il y a quelques années un petit appartement à côté de l'atelier qui me sert de réserve. C'est ce que j'appelle mon petit purgatoire. Je les laisse vivre leur vie et puis un jour j'en retrouve une que j'ai abandonnée, et tout d'un coup je me dis : mais elle est bonne ! Inversement, si je peux repeindre dessus, je le fais, et sinon j'ai un cutter et tout ce qu'il faut pour en finir !

Vous le faites sans état d'âme ?

J.T. : Oh, sans état d'âme ! J'irais même jusqu'à dire que j'ai plus détruit que peint. J'ai même eu des époques où ça dépassait l'entendement !

ment important, mais ça ne doit pas nous éloigner du contact direct avec le public, au-delà des modes et des petites chapelles.

Les couleurs de vos derniers tableaux me semblent encore plus éclatantes, que ce soit le bleu électrique des intérieurs des Cévennes ou le vert puissant des arbres. Y a-t-il eu des paysages ou des peintres qui vous ont fait particulièrement évoluer ?

J.T. : La nature et la peinture, c'est un sujet intéressant. Ce sont deux sources d'émotion qui ont beaucoup compté pour moi.

Tout jeune, j'accompagnais déjà mon père qui partait marcher dans les montagnes à Grenoble. J'ai ressenti de bonne heure la beauté de la nature, même si les peintres se découvrent devant la peinture et pas devant un coucher de soleil ! Mais je crois que je n'ai jamais quitté ce regard sur les paysages dans le sens le plus vaste. Par contre, si je commence à vous dire les peintres qui m'ont fait évoluer, on est là jusqu'à demain ! Toute la peinture m'intéresse, depuis Lascaux ! Tout petit, j'ai redessiné des centaines et des centaines de fois les œuvres de Rembrandt. C'est surtout le des-

► Aujourd'hui je suis sûr que vous détruisez moins...

J.T. : C'est vrai, je détruis moins. J'ai un peu le souci de laisser un atelier aussi où il n'y a pas trop de choses qui traînent. Mais j'ai toujours une période, souvent à la rentrée, où ça dégage ! Maintenant je me dis : il ne faut pas rêver, allez on y va. Et ça fait du bien. Ça libère. Je pousse des ouf de soulagement ! [rires]

La lumière particulière de cet atelier est toujours celle qui vous permet de voir qu'un tableau est fini ?

J.T. : Oui, j'ai une lumière ici qui est sans prix. L'atelier est orienté au nord, c'est-à-dire avec une lumière égale. Je n'ai jamais de soleil direct qui entre, par contre j'ai beaucoup de lumière, mais j'aime mieux en avoir trop et la contrôler avec des rideaux. Je déroule mes toiles en rentrant des Cévennes chaque été, et c'est une fois ici que je sais celles que je garde.

Vous êtes particulièrement sensible à la lumière de Lyon ?

J.T. : Oui, je flâne dans la ville, c'est essentiel. La lumière de Lyon et la lumière du Nord ont été très importantes pour moi. La connaissance de la lumière depuis la Nor-

AGENDA

Exposition « *Les Trois Lumières* » à l'Hôtel de Région jusqu'au 23 juin. C'est magnifique et c'est gratuit.

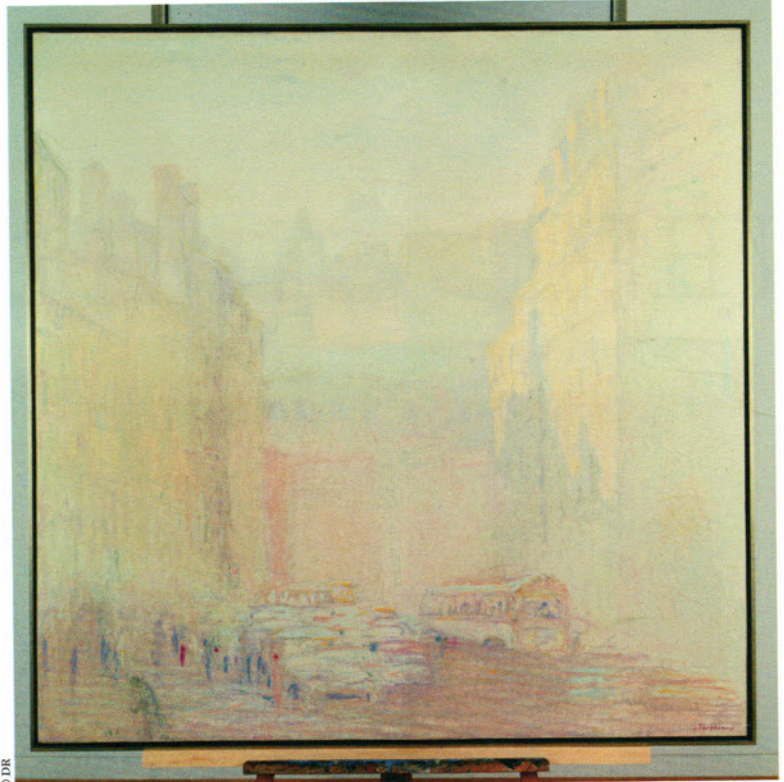
Exposition « *Les Inconnus de Truphémus* » à Mornant du 14 avril au 17 mai, tous les samedis de 14 h 30 à 18 h 30 et les dimanches de 11 heures à 12 h 30 et de 14 h 30 à 18 h 30.

mandie jusqu'à la Hollande, c'est ce qui m'a aussi apporté beaucoup. Ce n'est pas par hasard que beaucoup de chefs-d'œuvre ont été peintes là-bas. Par contre, l'été je ne reconnais plus Lyon, mais cette saison mise à part, c'est pour moi la plus belle lumière. Je suis toujours heureux de la retrouver à l'automne quand je rentre des Cévennes. Je ne désespère pas d'ailleurs un jour de me remettre totalement à investir la ville pour la peindre, mais il faudrait que je commence sérieusement à m'en occuper ! Mon nom est provençal depuis plus de 200 ans. Des Truphémus, il n'y en a qu'autour d'Aix-en-Provence. Mais contrairement à mes origines, c'est le Nord qui m'a déssillé les yeux. Il y aura d'ailleurs quelques tableaux avec cette lumière du Nord dans l'exposition à Mornant. J'ai connu Lyon pendant la guerre. C'était une ville grise et sale, à l'opposé de la ville italienne que c'est un peu devenu aujourd'hui. Mais j'ai tout de suite eu un coup de foudre pour cette ville. Je pouvais y projeter beaucoup de choses. Baudelaire avait vécu à Lyon, ça voulait tout dire pour moi. Je ne suis pas un grand érudit de Lyon, de son passé, mais c'est une ville que j'aime au quotidien. Tous les soirs en remontant les quais de Saône, je me dis,

quelle beauté ! Elle a le climat d'une grande ville mais qui garde une intimité.

L'intimité, c'est sans doute le mot qui caractérise aussi le mieux votre peinture...

J.T. : Sûrement, mais c'est une chose difficile à atteindre. Je pense que dans l'acte de peindre, il faut un certain oubli de soi. Il ne faut pas se regarder le nombril, c'est évident, mais il ne faut pas non plus courir après un certain esthétisme. C'est à ce moment-là que l'essentiel peut passer et qu'une intimité peut se créer. L'essentiel, on n'a pas à le définir mais on sent quand on y est. Une toile est finie quand il y a un accord entre son travail et soi. Je l'obtiens au prix de beaucoup de concentration, c'est vraiment le maître mot pour moi. Je crois que j'atteins dans mon travail un point de concentration totale et à ce moment-là je suis d'une grande paix. C'est une forme de bonheur que je n'ai peut-être jamais eu à ce point. Jeune, on a l'esprit beaucoup moins libre qu'en vieillissant. Tout le monde regrette sa jeunesse, elle a bien sûr des avantages [rires]. Quand je me baisse pour ramasser mon pinceau, je vois l'effort que ça me demande ! Mais pour le reste, je continue de penser que j'ai encore plus de plaisir à peindre, même si j'en ai toujours eu. Au-delà de la maîtrise, c'est surtout un sentiment de liberté que j'ai. Pour un peu, je ne m'occupe plus de la partie matérielle des choses. Je suis directement dans l'émotion. ●



© DR

RUE DE LYON AVEC AUTOCAR, 1982.



NATURE MORTE SUR FOND BLEU, 2007.